

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

I

En l'année 1695, existait, séparée de la mer par une vingtaine de toises et à un quart de lieue environ du village de Penmark, en Bretagne, une petite maison rustique d'assez belle apparence.

Penmark, en ces temps-là n'était guère visité, par suite de la déplorable réputation de ses habitants, que par de rares voyageurs.

D'un regard farouche et sanguinaire, âpres au gain, inaccessibles à la pitié, toujours disposés à commettre un assassinat et à exécuter un vol, les Penmarkais, bien différents en cela des autres Bretons, n'accordaient l'hospitalité à l'étranger que sa mauvaise étoile conduisait parmi eux, qu'avec une arrière-pensée de meurtre et de trahison.

Les moyens d'existence que possédaient au dix-septième siècle ces misérables étaient extrêmement restreints : ils vivaient de la pêche et de la contrebande : encore leur mauvaise foi connue et leur indomptable violence annulaient à peu près pour eux cette dernière ressource : on enignait de se mettre en relations d'affaires avec de tels bandits.

Leur principale, ou pour mieux dire, leur unique ressource, revenu de sang bien digne de leurs mœurs, était le droit d'épave ou de bris qui existait sur toute la côte de Saint-Pol-de-Léon.

Le rez-de-chaussée de la petite maison rustique dont nous avons à parler se composait de deux pièces : une cuisine et une buanderie ; le premier, d'une chambre à coucher et d'une espèce de salon.

Dans cette pièce assez misérablement meublée, un jeune homme, la tête renversée en arrière et dans une pose qui annonçait la préoccupation, se tenait assis dans un grand fauteuil placé devant une table en chêne, couverte de cartes géographiques jetées pêle-mêle les unes sur les autres.

Ce jeune homme, âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans, n'était pas doué d'une de ces figures efféminées, pâles et déliantes, si fort appréciées dans les salons ; tout au contraire son visage, hâlé par le grand air, un peu osseux et de coupe plutôt carrée qu'ovale, respirait une rare énergie ; une épaisse chevelure noire retombait sur son front plus large qu'élevé ; ses yeux noirs aussi, et expressifs au possible, devaient savoir, cela se devinait tout de suite, soutenir le regard d'un ennemi et contempler froidement un danger. Il se nommait le chevalier Louis de Morvan.

C'était au commencement du mois de juin, vers les cinq heures de l'après-midi : il avait fait toute la journée une chaleur extrême et une lourde atmosphère chargée d'électricité annonçait l'orage.

Bientôt, un violent coup de tonnerre retentit semblable à une décharge d'artillerie, et répercuté par les échos de la plage, rebondit de rochers en rochers.

Louis de Morvan, comme s'il eût voulu chasser une idée fixe qui l'importunait, passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et se levant vivement de dessus son fauteuil se dirigea vers une fenêtre qui avait vue sur la mer.

A peine s'était-il accoudé sur la grossière barre de bois qui servait d'appui ou de balustrade, qu'un bruit bizarre et étrange, dominant le murmure des vagues qui venaient mourir sur les galets de la grève, traversa les airs : on eût dit le rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur.

Le jeune homme pâlit légèrement, et se mordant la lèvre supérieure, il se mit à se promener de long en large et d'un pas saccadé à travers son salon.

Chaque fois qu'il passait devant une paire de riches pistolets accrochés à la muraille, il s'arrêtait comme instinctivement pour les contempler un instant. Ses sourcils contractés montraient clairement que son esprit était tourné vers des pensées de violences.

Enfin, il ouvrit la porte du salon, porte donnant sur un escalier étroit et verrouillé, et, d'une voix dont les notes claires et sonores dénotaient une propension naturelle au commandement, il cria deux fois le nom d'Alain.

Presqu'aussitôt les marches disjointes de l'escalier tremblèrent sous la pression de deux lourds sabots, et Alain, le domestique de Louis de Morvan, se présenta.

Alain, à peu près du même âge que son maître, était dans toute l'acception du mot un véritable Bas-Breton.

Petit, trapu, ramassé, nerveux et d'une déplorable négligence dans sa toilette, on eût dit de lui un Celte sortant de sa tanière après un sommeil de deux mille ans.

Cependant, en entrant dans le salon, il souleva légèrement son chapeau de dessus sa tête, et attendit que de Morvan lui adressât le premier la parole.

— La barque est-elle prête à prendre la mer ?

— Si vous l'ordonnez, elle le sera avant une heure, répondit Alain en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, mais j'aime à croire que vous ne vous en servirez pas aujourd'hui.

— Et pourquoi ne m'en servirai-je pas aujourd'hui, monsieur Alain ?

Le mot de monsieur parut offenser vivement le Bas-Breton, qui répondit avec une brusque franchise :

— Parce qu'il faudrait avoir perdu le sens commun pour s'embarquer quand le Moine pousse des soupirs qui s'entendent à six lieues à la ronde ! Ce serait tenter la bonté de Dieu et de la Vierge ! Tenez ! écoutez !

Alain n'avait pas achevé sa phrase, lorsque ce bruit bizarre étrange, qui ressemblait au rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur, se fit entendre de nouveau avec plus de force encore que la première fois.

Le maître et le domestique se regardèrent un moment un silence.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? reprit enfin ce dernier.

— J'ai à répondre que si je retarde encore mon départ, demain matin au point du jour la côte de Penmark sera couverte de débris et de cadavres.

Un joyeux sourire, remarqué par le chevalier de Morvan passa sur la figure d'Alain.

— Sais-tu bien, lui dit-il, que si je ne te savais pas un bon et honnête garçon, ce sourire te vaudrait une rude correction de ma part ! Quoi ! misérable, tu n'as pas honte de t'associer ainsi à la fureur de la mer, et, plus impitoyable que la tempête, d'accueillir par l'assassinat et le vol les malheureux naufragés qu'elle t'envoie ! cet usage est atroce et hideux !

— Pour ça non, il ne l'est pas, reprit le Bas-Breton, puisque c'est Dieu qui le veut. Quel malheur ! mon maître, que vous qui avez tant d'instruction et d'esprit, vous ne puissiez comprendre que le bien de Dieu est une chose sacrée ! Tout le monde vous déteste pour cela à Penmark, au point que l'on se prépare à vous faire violence. Mais, si les gars de Penmark tentent de s'opposer à notre embarquement, et que vous aperceviez Legallee parmi eux, tapez sur lui de préférence à tout autre, c'est ce gredin-là qui amène le village contre vous !

— Et tu n'as jamais songé à lui imposer silence ?

— Je vous demande bien pardon, monsieur le chevalier : je me suis déjà battu à propos de cela six fois avec lui ; mais comme nous sommes malheureusement tous les deux à peu près de même adresse et de même force, je n'ai pu encore le tuer !

Au total, dans nos six rencontres, je n'ai eu que trois dents cassées, tandis que Legallee en a perdu quatre ; j'ai donc bon espoir d'en venir à bout.

— Voilà assez de paroles inutiles, dit le chevalier de Mor-